

1

*Dans les grandes eaux de ma mère
Je suis né en hiver
Une nuit de février...
Des mois avant,
En plein printemps,
Il y a eu
Un feu d'artifice entre mes parents.
C'était le soleil et la vie...
Et moi, j'étais déjà dedans.
J. PREVERT.*

Je ne suis pas né en hiver. Pour moi, c'était l'été et il faisait chaud en ce mois de juin, si chaud que les chevaux de brasserie avaient coiffé des chapeaux de paille qui leur donnaient un drôle d'air. Mais j'étais venu, moi aussi, d'un feu d'artifice entre mes parents. Il avait été tiré en septembre, quand l'air est doux et qu'il charrie des odeurs de rose...

Tout a commencé le jour des années folles... Mon père soufflait alors le verre dans une grande entreprise de Charleroi. Il faisait chaud, si chaud que les chevaux de brasserie avaient coiffé des chapeaux de paille qui leur donnaient des airs de nonnettes.

Ma mère, m'a-t-on dit, avait peur ce jour-là, au point qu'elle avait promis de faire un pèlerinage à Maredsous si tout se passait bien. Elle n'était plus très jeune et l'enfant qui allait naître n'avait pas été souhaité. Il était venu d'un coup de feu, au mois de septembre quand l'air est doux et qu'il charrie des odeurs de rose...

Tout changea pourtant quand elle accoucha d'un garçon à qui elle avait donné ses yeux bleus, une marque de famille. Elle l'appela Marcel auquel la tante Joséphine, l'institutrice, ajouta d'autorité Hubert, prénom d'un grand chasseur s'il en fut, dont les pouvoirs avaient été délégués temporairement à un tailleur anversoïsi qui poursuivait avec la même ivresse un gibier d'un autre genre. Bref, ma tante, follement amoureuse, avait indirectement voulu donner à l'adonis volage une preuve de son amour ardent.

Je suis donc parti dans la vie avec un prénom double, sur la voie des pauvres où cependant les fusées de joie sautaient sans désespérer. Je n'ai souvenir de ma prime jeunesse que par quelques photos jaunies qui montrent un gamin aux cheveux de fille, en train de fixer stupidement une balle en caoutchouc.

Je me rappelle mon frère Charles, que j'ai toujours vu grand parce qu'il était de très loin mon aîné. Quel colérique, mais aussi quelle tendresse et quelle vaillance à l'ouvrage! Ma jeune soeur Carola m'a pratiquement élevé. Pour calmer ma faim perpétuelle, elle me laissait même, paraît-il, téter son gros orteil... Il me reste de ces années bénies et enchantées un parfum lancinant de couque au miel et de chocolat à peser. Il me reste le souvenir durable de l'Almanach de Liège et de ses images d'Épinal, celle surtout qui montrait l'égorgeement d'un malheureux cochon, que je plaignais d'ailleurs de tout mon coeur en pestant contre le boucher cruel qui lui tirait la patte.

Je revois aussi, en fermant bien les yeux, Jacotte, une corneille apprivoisée et noire comme le péché, qui passait des heures

à entasser, hors de portée du chat, des bouts de lard dans les pantouffles de mon grand-père. Insouciante devant la violence exacerbée de ma soeur, la bestiole parsemait son chemin de pièces nauséabondes qui n'étaient pas en or. Un jour, elle s'envola dans le plus haut peuplier des environs, nargua mon père, mon frère, ma soeur et même mon grand-père puis s'envola à la fin, en lançant une grave injure d'oiseau, vers une éternelle liberté.

Aujourd'hui encore, près de mon lit, à portée de main, je conserve un coffret de bois qui contient de pauvres témoins de cette époque merveilleuse: un flacon de parfum en porcelaine colorée représentant une tête de femme coiffée à la garçonne, un petit clown qui possède une bille de plomb à la place du cerveau, des images de Pâques, témoignages de tendresse de tante Joséphine à son petit Hubert qu'elle n'avait jamais vu, des images, vantant le travail obscur des missionnaires au Congo belge, d'autres encore, reproduites à la gloire définitive de la «Milanaise», une poudre miracle qui expulsait radicalement tous les poux, «où qu'ils se trouvent», un petit portefeuille enfin, cousu maladroitement par maman, pour y garder les «bons points» que je ne manquerais pas de récolter plus tard.

Maman... Sa figure restera dans mon être, gravée jusqu'à la fin de ma vie. Je la vois belle avec des yeux d'émail bleu comme on en trouve du côté de Tournai et de longs cheveux blonds. Ma mère, qui riait pour tout et pour rien...

C'est couché près d'elle que j'ai eu la révélation d'être capable de lire. Plus de cinquante années plus tard, je garde en moi le délicieux émoi, le même élan de joie devant cette vérité venue toute seule, comme par miracle. Je lisais apparemment sans trop d'effort, Bicot et les Rantanplans et Bibi Fricotin et même AZ, l'hebdomadaire qui faisait fureur à l'époque dans les corons ouvriers. Maman, assommée par les barbituriques, sommeillait près de moi et seules les mouches qui dansaient dans le plafonnier participaient nerveusement à mon immense joie.

Maman, chère petite maman, comme je pense à toi en cette minute où je m'essaie à écrire quelque chose, sans trop y croire ! Toute ta vie, tu as essayé de me donner ce que tu avais de meilleur en toi, ta générosité, ton amour des autres, ta tendresse gratuite, ta compassion devant la misère comme si tu recherchais inlassablement toi-même le besoin d'être aimée.

Elle possédait un sens inné de la poésie, de la chose à dire, du mot qui console, de la répartie vive comme un gardon et qui frappait juste. Wallonne jusqu'au bout des ongles, elle croyait sincèrement à l'existence d'un monde meilleur, celui dont on parle dans la Bible où, un jour, on se retrouve tous, quelque part avec des arbres de nuage et des rivières de ciel.

Ses enfants étaient pour elle les meilleurs, les plus beaux, les plus gentils du monde et elle les défendait avec une singulière et brutale énergie. Alors, pas de place à la réflexion, au calcul sur les effets venus peut-être de certaines causes. Elle fonçait comme une tigresse en disant n'importe quoi pour avoir raison...

Mon père participait, apparemment désintéressé, à cette vie de bohème. Il travaillait et lisait. Il ne buvait même plus la bière blanche de Louvain, imputant à ce triste défaut le fait d'avoir agrandi sa famille à un âge où l'on peut espérer profiter enfin d'une paisible vie. Et pour ne plus être tenté par le diable, il avait décidé désormais de me prendre comme compagnon de son sommeil. Il gardait aussi sans doute le cuisant souvenir d'avoir été délégué d'office au fameux pèlerinage promis par ma mère. Il en était revenu à peu près gelé et dégoûté à jamais des églises et du reste.

Il me racontait des histoires interminables, tirées tout droit de Gustave Aymar mais améliorées et repeintes par la seule force de son imagination débordante. Ainsi, pendant des années, mes rêves furent peuplés de diables emplumés et d'ours grizzlis, formidables, dont je grillais, de temps à autre, pour changer de menu, avec ravissement, un énorme morceau...

J'avais un chat à l'époque. Il était noir et blanc avec trois curieux petits points placés en triangle sur le nez. En fait, c'était une chatte toujours amoureuse qui ramenait fort périodiquement, au grand désespoir de ma mère, des chatons qu'il fallait bien faire passer de vie à trépas. Alors, l'animal se plaignait longuement, appelait inlassablement, en pleurant, les petits qu'elle ne retrouvait plus. Il y avait quelque chose de poignant dans ses yeux verts.

J'adorais cette bête, j'aimais caresser son nez toujours humide qui gardait les traces d'une bataille rangée avec quelque rat. Elle n'avait pas de nom. Quand je l'appelais, elle accourait, folle et joyeuse, la queue dressée comme un mât. Le soir, près de moi, elle ne manquait jamais de faire son nid sur le grand édredon jaune rempli de plumes qu'elle malaxait longuement, comme un boulanger en train de pétrir de la pâte à galettes. Puis elle s'endormait en rond, au-dessus de mes pieds et ne quittait sa place, pour me tirer les boucles, qu'à l'aube, quand les merles se mettent à siffler.

Elle n'avait pas son pareil pour attraper au vol les oiseaux. Elle se cachait alors sous les plantes du bac à fleur surplombant le muret de la cour, ne s'impatiait jamais et finissait toujours par accrocher un imprudent. Elle n'avait peur de rien, pas même du chien Kiki, un ratier du genre *Voix de son Maître*, qui lui abandonnait d'ailleurs prudemment la place...

Un incident griffe encore mes souvenirs. J'étais juché, comme à l'accoutumée, sur le poulailler, suivant dans le bleu du ciel un petit biplan rouge en train de jouer à saute-mouton dans les nuages. Il traçait avec application de hautes lettres de fumée qui ne laissaient pas de m'intriguer au plus haut point. Tout à coup, il se cabra à la manière d'un cheval piqué par un frelon. Je vis un point noir l'abandonner précipitamment et se transformer encore plus vite, à mon immense étonnement, en une sorte de fleur de coton blanc. Pour la première fois, mes yeux

suivaient la chute tendre d'un parachutiste... L'avion piqua en tournoyant comme une feuille d'érable, vers un sol qu'il n'aurait jamais dû quitter, puis disparut subitement, happé par les toits des maisons.

Mon père, alerté par mes hurlements, m'emmena sans tarder sur le cadre noir de sa bicyclette. L'appareil avait percuté un terril de cendres rouges et de son fulgurant passage, il ne restait plus qu'une forte odeur de soufre. La machine avait disparu, dans les entrailles de la terre, avalée par le Dieu des ténèbres.

Le pilote, lui, accouru sur les lieux, n'avait pas l'air d'avoir apprécié son long pèlerinage en parasol. Il se contentait de hocher longuement la tête en regardant le trou.

Je m'en voudrais de ne pas évoquer enfin la figure de mon grand-père maternel, patriarche gaulois, blanchi sous le harnais des verreries, qui portait une longue moustache à la Vercingétorix. C'était aussi un brave homme qui avait parcouru, au hasard des emplois acceptés, à peu près toute l'Europe. Son grand amour, c'était Florence dont il me raconta plus tard les multiples merveilles, avec un ravissement mélancolique. Calme et taiseux, ne demandant rien à personne, vivant dans l'ombre, il était la cible de mon père qui ne le supportait visiblement pas.

Chaque soir, le vieillard avalait à grand bruit sa soupe au lait où trempait un bout de moustache et il finissait invariablement par prendre du bout des doigts un insaisissable croûton, horripilant ainsi mon père qui grognait longuement entre ses dents. Le vieux alors faisait le sourd, mais il baissait la tête conscient de son impuissance de vieillard hébergé dans un foyer qui n'était pas le sien.

Je souffrais avec lui, m'accrochant à son veston de toile qui sentais la pipe. Ces soirs-là, je tournais le dos à mon père et je n'écoutais pas ses histoires...

Mon grand-père passait son temps à mêler les cartes. C'était un spécialiste du piquet, un passionné qui discutait les points

pendant des heures avec ses copains de l'hospice. Il m'apprit d'ailleurs à jouer et, aujourd'hui encore, je confonds le roi de coeur avec sa propre figure...

Vint le temps de connaître l'école maternelle. Comme maman était fort souvent malade, la famille avait cru bon de faire une encoche dans des tendances laïques nettement prononcées et proclamées. C'est ainsi qu'on m'inscrivit à l'école des soeurs située tout près de la maison, dans un coin appelé poétiquement «rue du Pinson». À première vue, l'école me sembla rébarbative, parce qu'elle était toute grise et que le cimetière n'était pas fort loin. Mais il y avait un gros lilas qui, en saison, tendait des thyrses énormes et odorants par dessus le mur de clôture. L'arbre me rassura, me fit oublier comme par enchantement le champ de repos et je fus tout à fait apaisé lorsque je fis la connaissance des maîtresses du lieu.

Comme les trois mousquetaires, elles étaient quatre en section gardienne. Soeur Edmonda, que l'on ne voyait jamais; soeur Georgine, toute petite et perdue dans ses voiles noirs; soeur Angeline, sorte de dragon, femme longue et plate comme un plan de fenouil et une institutrice laïque enfin, Mademoiselle Lucienne dont je revois encore les cheveux noirs et la figure avenante. Ma sympathie était pour elle plus qu'amicale et je rêvais de l'épouser. Elle se contenta cependant de la marmaille piaillante et renouvelée qu'elle accueillit tous les ans et cela, jusqu'à la fin de ses jours. Mon vœu ne fut donc jamais exaucé.

Je garde dans les narines l'odeur chaude des tartines dédaignées par l'un ou l'autre de mes petits compagnons de classe. Rien ne se perdait avec soeur Angeline. Le dragon passait sur le coup de deux heures dans les bancs, procédait à une minutieuse récolte qu'elle faisait rôtir derechef sur l'immense poêle en fonte qui en rougissait de joie. Bien vite, les restes se transformaient en choses succulentes que nous nous disputions.

Il y avait aussi l'heure des prières dont une phrase sybilline a échappé des années à mon entendement : « *Le fruit de vos entrailles est béni...* ». Dix fois j'ai demandé à la soeur géante ce que cela voulait dire, dix fois elle m'a répondu par un sourire candide, ce sourire fort rare que donne l'habitude de vivre en dehors des choses de ce monde.

Je garde de la Maternelle des fleurs de perle, piquées dans un parchemin. Ma photographie trône au bout d'un bouton de pétunia avec « Souvenir de mes six ans » inscrit pour le reste de ma vie. Je me rappelle fort bien d'ailleurs cette journée solennelle qui mit un terme définitif à ce qui fut ma prime jeunesse.

Habillés en Wallons du temps passé, costume de toile avec haute casquette à visière molle, nous avons joué durant une heure au moins, en plein soleil, sur une estrade, des airs variés de mirilton. Marguerite, la fille du boulanger, suait à grosses gouttes près de moi et Odette, la grosse Odette, qui souffrait d'un strabisme divergent, se cachait derrière la tête de son voisin. Elle me regardait de temps à autre et son regard malheureux déclenchait chaque fois et d'une manière automatique, un rire heureux venu du plus profond de mon être, un rire qui tendait le ventre et me faisait perdre la note en cascades multiples...

Une dernière fois, le petit livre de bois articulé fut manié par soeur Angeline avec la dextérité d'une danseuse espagnole et ce furent les grandes vacances. Les dernières de mes années de rêve. Je passais des heures à me vautrer dans le foin et à faire déambuler dans les rues le char romain de mon imagination tiré par mon copain Pierrot, l'Espagnol qui exhalait toujours une forte odeur d'ail, il mangeait d'ailleurs ce bulbe comme s'il s'agissait d'une poire de Saint-Jean et le frottait longuement sur des tartines de pain rassis.

Le curé vint plusieurs fois à la maison pour magnifier la bonne éducation et l'instruction solide qui me seraient dispensées par les frères de l'école libre. Il arracha même à mes parents

une journée de classe préparatoire, dont je fus le cobaye bien mécontent. J'en revins complètement dégoûté avec un abécédaire qui fit rire tout le monde. Je savais lire depuis un an et je n'eus aucune peine à déchiffrer la phrase-clé de la première leçon. C'était une perle d'imagination pédagogique : « *Julie fume sa pipe* » ! Mon père fut bien surpris par ce qu'il considérait comme un paradoxe touchant à l'imbécillité. Et c'en fut définitivement fait des espérances du prêtre. L'école laïque venait d'inscrire moralement un nouvel élève.

Ainsi, les choses à la maison revenaient à leur place normale. Il n'était pas pensable en effet qu'un socialiste convaincu et fils de socialiste, n'apportât pas son eau au moulin de l'enseignement officiel. Une dernière concession fut accordée aux bonnes soeurs accourues en délégation : je représentai l'école de la rue du Pinson lors de la procession annuelle. Juché sur un char fleuri, entouré de la considération et de l'admiration générales, j'étais le petit Jésus, un Jésus plein de boucles que l'on promena durant des heures au milieu des anges aux ailes de carton, dans les rues couvertes pour la circonstance de sable blanc criblé d'éclats multicolores de lupins.

Chaque journée était marquée par l'imprévisible réalité des jeunes enfants. Les faucilles noires des martinets se poursuivaient sans arrêt dans le ciel en poussant des cris stridents. De temps à autre, un épervier venu je-ne-sais-d'où, tournait en cercles lents à la recherche d'un pigeon voyageur.

Il y en avait d'ailleurs à cette époque des pigeons voyageurs ! L'air était régulièrement fendu et martyrisé par des coups de sifflet impératifs. C'était des amateurs qui rappelaient au bercail les roucoulanges volées. Les mâles se promenaient à petits pas, gorge épaisse et avantageuse où l'or se mélangeait à l'émeraude, faisant le boulevard sur les corniches pour attirer les éventuelles candidates. Les champions étaient cajolés et choyés par leurs heureux propriétaires et il n'était pas une maison, dans mon quartier, où n'était accroché un « régulateur », grande horloge à balancier, à moins que ce ne fût la reproduction en plâtre d'un victorieux coursier volant.

Le dimanche était pour les pigeons tout autre chose qu'un jour de sabbat. On les lâchait de très loin, d'endroits perdus aux noms chantants : Dax, Châteauroux, Bourges, Pont-Sainte-Maxence... Les amateurs prenaient leur place, à l'heure du retour, scrutant le ciel comme les astronomes. Émergeant d'une tabatière, apparaissait de temps à autre le chef inquiet du dompteur propriétaire. Puis, les volées s'amaient, passant en boulets de canon vers Gilly, Jumet, Marcinelle, Dampremy. Les sifflets striaient l'air, rappelaient au nid les coureurs.

Les plus intelligents ou les plus affamés ne traînaient d'ailleurs pas. De fortes têtes s'amusaient à jouer avec l'impatience des hommes, voletaient autour du trou, regardaient pensivement vers l'horizon, tergiversaient encore. À ce jeu, certains oiseaux perdaient définitivement la vie. Et comme une balle emplumée, leur tête rebondissait dans la poussière, accompagnée du mépris total et de l'indifférence silencieuse des spectateurs. Néron venait de juger son gladiateur désobéissant...

Mille curiosités s'offraient à nos regards extasiés : le corselet jaune d'une abeille s'abreuvant à la source d'une rose ou le gros dos velouté d'un faux bourdon qui, tel un sanglier volant, pataugeait dans les étamines, emportant sous ses pattes des petits blocs de poussière dorée. Profitant de la distraction momentanée de ces vandales, j'essayais de les pincer par les ailes et ma foi, j'étais devenu à ce jeu une sorte de spécialiste. Mes doigts étaient agiles, l'insecte ne s'attendait pas à ce genre d'attaque surprise.

Un jour que j'observais avec une attention soutenue les contorsions acrobatiques d'une abeille ainsi saisie en plein travail, je la vis rabattre son ventre en arc de cercle fermé, à la manière d'une artiste de cirque. Elle se plaqua subitement sur le bout de mon index et déchargea une secousse électrique qui me fit lâcher prise sans discussion. Au moins, j'ai su dès ce moment où se trouvait le dard.

Les araignées occupaient aussi une part de mes moments de loisirs. Je les regardais durant de longs moments tisser des toiles

artistiques, plus subtilement que Frégoli. Et je m'inquiétais souvent de ne pas les voir disparaître elles-mêmes, transformées en fil de soie. Leur manière de donner à leur proie le coup de grâce m'intriguait particulièrement. Le gibier accroché dans les rets, déclenchait instantanément, en cherchant à se dégager, une sorte de signal d'alarme qui devait être bien strident si j'en juge par la vitesse de course du propriétaire des lieux. En dix coups de rein, l'imprudent s'était transformé en ballot vivant et proprement anesthésié d'une piqûre dans le thorax. Les araignées noires, plus farouches, vivant dans l'ombre des cabinets, ne s'embarrassaient pas de toute cette élégance. Comme Ben Gun, l'affamé perpétuel de l'Île au Trésor, dévorait son quartier de gruyère en ne regardant que les trous, cette variété dévorait sa proie sur place, illico, sans même la préparer à l'ultime sacrifice, la tête enfoncée profondément dans les vivantes entrailles.

J'aimais aussi les orages d'été, les éclairs insoutenables transperçant les outres trop pleines des nuages violets qui se vidaient alors en énormes cataractes. J'aimais le bruit mat des grosses gouttes construisant une sorte de mouvement perpétuel du cercle dans les flaques.

Quelquefois, je fumais des bulles de savon dans une pipe en terre blanche de Hollande et, penché à la fenêtre de ma chambre, je m'activais, tel un souffleur de verre, à créer pour mon infini plaisir des ballons éphémères issus tout droit de l'arc-en-ciel. Ida, ma petite voisine, m'initia au jeu subtil de papa-maman où invariablement le docteur jouait un rôle fort actif mais je ne voulus jamais pousser fort loin l'auscultation qu'elle souhaitait. Elle choisit bien-tôt un autre partenaire...